

semblait s'en aller ; les grands peupliers qui longent la route faisaient entendre leur murmure sans fin.

Nous étions là tous les deux ; j'écrivais et lui rêvait ; tous deux quelquesfois et disant d'une voix eourouée :

—Je me fais vieux, Florence, je me fais vieux !... J'ai trop travaillé !... et pour qui ?...

A quoi je répondais :

—Ah ! monsieur le maire, vous aurez encore de beaux jours...

—Jamais, disait-il, jamais, c'est fini !...

George, le soir, en revenant de visiter leurs coupes et leurs scieries, passait devant les fenêtres en détournant la tête ; le père et le fils n'avaient plus l'air de se connaître ; et la mère, toujours les yeux rouges, portait en haut ses repas au garçon.

M. Jacques une fois, une seule fois me dit avec amertume.

—Florence, maintenant j'ai deux frères Jean : l'un dedans et l'autre dehors ! La maison n'est plus à moi, je ne suis plus maître ici.

L'indignation et la douleur perçaient malgré lui dans ses moindres paroles ; et toujours il finissait par dire :

—Ah ! si j'étais seulement couché sur la colline avec les anciens. Ils dorment eux, ils ne savent plus rien de ce monde !

Mais si M. Jacques souffrait, de l'autre côté de la rue c'était encore bien pire. Chaque fois que je passais, derrière le treillis du jardin, devenu transparent par la chute des feuilles, je voyais M. Jean, en longue camisole de laine grise, se promener dans les allées lentement, la tête nue. Qu'il fit du vent ou de la pluie, qu'un dernier rayon de soleil tombât entre les arbres dépouillés, M. Jean se promenait toujours, ne pouvant vivre dans sa maison, où la vieille garde-malade Simone, la servante Rosette et les médecins étaient devenus maîtres.

Cet homme dur s'affaissait ; il se promenait le dos voûté ; son nez se recourbait, comme on raconte des vieux aigles, qui finissent ainsi par ne plus pouvoir ouvrir le bec et meurent de faim, punition naturelle de leur férocité et de leurs carnages.

En voyant cela, je pensais tristement :

—Ah ! tu l'as bien mérité, barbare, et tu le mérites encore tous les jours, par ton obstination à vouloir marier ta pauvre enfant, ta propre fille, ton propre sang, avec un être qu'elle ne peut voir. Ah ! tu mérites ton sort, et je ne te plains pas, l'orgueil et la haine méritent ce châtement.

C'est ce que je me disais.

Et dans ce temps, un soir, je le vis prier à l'église ; cette fois il priait bien, regardant la terre ; ce n'était plus de la comédie, et je pensai : " Il faut que l'état de Louise soit bien grave ; pour qu'un pareil homme prie, il faut des choses extraordinaires ! " J'étais allé chercher après l'école un cahier de musique que j'avais oublié le matin à l'orgue ; et regardant de là-haut, dans notre petite église froide et sombre, cet homme terrible agenouillé et priant tout seul, sa tête chauve sur ses mains jointes, au milieu du grand silence, ces idées me poursuivaient ; j'élevais ma prière à l'Éternel, pour le salut de ma chère élève, étant convaincu que sa position était presque désespérée.

Je ne me trompais pas ; en arrivant chez nous, la première chose que Marie-Anne me dit, ce fût :

—Tu sais, Florence, que tous les médecins ont abandonné

Louise, et qu'un autre grand médecin de Nancy, M. Ducoudray, doit venir ?

—Non, je ne le savais pas, lui répondis-je ; mais j'avais là quelque chose, un poids sur le cœur qui m'avertissait d'un danger : ce devait être cela.

Et j'entrai dans mon cabinet, plus triste et plus rêveur encore que d'habitude.

Nous ne parlâmes pas de cela pendant le souper, mais chacun y pensait, chacun faisait des vœux pour la pauvre enfant que nous avions vue si jeune, si belle, si douce, si bonne pour nous et pour les pauvres, et maintenant à la dernière extrémité.

Le soir, en me couchant, je priai pour elle ; et le lendemain le grand médecin arriva ; tous les autres se réunirent.

C'était à la fin de l'automne, le temps s'était remis au beau, après de grandes pluies ; les arbres n'avaient plus de feuilles ; on n'allait plus à la pâture, parce que les pieds des animaux défonçaient les prairies humides, et l'école était pleine d'enfants.

Tout le village savait ce qui se passait chez M. Jean ; tout le monde s'en inquiétait.

Or, l'école du matin étant finie, vers onze heures, je venais de remonter dans notre chambre et la table était mise, nous allions dîner, quand tout à-coup Mlle Rosette, la servante de M. Jean, entra, criant d'une voix lamentable :

—Monsieur Florence, venez à la maison, on a besoin de vous ; M. Ducoudray, le médecin de Nancy, veut vous voir, il veut vous parler.

—A moi ? lui dis-je étonné. Vous vous trompez, Rosette : qu'est-ce qu'un si grand savant peut avoir à dire au pauvre maître d'école des Chaumes ?

—Non ! non ! je ne me trompe pas, s'écria-t-elle. C'est M. Florence l'instituteur que ces messieurs demandent. Venez... venez vite !

Figurez-vous ma surprise ! — Ayant déjà mis ma camisole pour dîner, je décrochais ma capote derrière l'armoire, lorsque Marie-Anne entra en criant :

(La suite au prochain numéro.)

LE CANADIEN ILLUSTRÉ.

Paraît tous les jeudis. Les abonnements partent du 1er et du 15 de chaque mois.

A ceux qui voudront bien se charger de la vente de notre Journal, nous leur vendrons 16 cents la douzaine. Nous donnerons 20 par cent pour chaque abonnement que l'on nous fera parvenir.

Celui qui nous enverra les noms de cinq souscripteurs avec le montant de l'abonnement pour un an, recevra au sixième numéro gratis pendant un an.

Les frais de port sont à la charge du propriétaire.

L'abonnement est invariablement payable d'avance. Nous ne ferons jamais exception à cette règle.

Toutes correspondances et envois d'argent doivent être adressés comme suit : LE CANADIEN ILLUSTRÉ, Boîte 1950 B. P., Montréal.

LE CANADIEN ILLUSTRÉ est en vente chez tous les marchands de journaux, 2 cents le numéro.